Contexte et herméneutique dans la poétique africaine

Pauline Lydienne Ebehedi King
FALSH – Université de Maroua

Résumé : Paramètre primordial dans la compréhension des circonstances tant sociales, culturelles, politiques, littéraires, historiques que scientifiques, le contexte est un fait incontournable dans le processus de l'interprétation. Il apporte des informations complémentaires et nécessaires à la saisie de ce dont on parle. Il joue un rôle sémantique important. Nous l'abordons dans le cadre d'une analyse linguistique que nous appliquons à des textes littéraires. Le contexte, dans ce cadre, renvoie à l'ensemble des circonstances qui entourent la production d'un énoncé, et, par ricochet, sa compréhension. Nous nous sommes proposé de nous pencher sur l'impact du contexte en herméneutique littéraire, en faisant une application à des textes poétiques africains. Il est question de voir comment le contexte ou les contextes conditionne(nt) l'interprétation des images littéraires dans la poétique africaine. Cette poétique se particularise d'une part par la spécificité des techniques expressives inspirées du terroir culturel africain et, d'autre part, par les influences socio-historico-politiques des écrivains africains traduites dans la trame verbale de leurs textes.

Mots-clés : contexte, interprétation, poétique africaine, herméneutique, signification.

Introduction

Toute production littéraire est le fruit d'inspirations diverses de la part des écrivains. Ces inspirations, éléments du vécu quotidien, jouent un rôle important dans la mise en texte. Elles impactent sur le choix des mots et expressions, leur agencement sur l'axe syntagmatique. À la lecture, la saisie de ces textes nécessite non seulement la compréhension de la langue utilisée, mais aussi la connaissance des circonstances particulières qui ont motivé les différentes thématiques des textes. Ces circonstances constituent des éléments du contexte de production des textes. Nous considérons le contexte ici comme l'ensemble des circonstances tant linguistiques qu'extralinguistiques qui influencent d'une manière ou d'une autre la production d'un énoncé. Vu sous l'angle de la réception, le contexte est l'ensemble des éléments de l'environnement discursif – et même extra discursif- qui conditionnent la compréhension d'un énoncé ou d'un texte. Le contexte est donc primordial dans l'interprétation des énoncés : il donne accès à la signification des textes. Au-delà des divers champs d'application du contexte, nous pri-

vilégions son implication dans l'interprétation des énoncés dans les textes littéraires ; d'où l'intérêt que nous portons à l'impact du contexte en herméneutique littéraire. L'herméneutique de manière générale, est la science de l'interprétation, l'art d'interpréter. Nous dirons avec Schleiermacher dans son ouvrage *L'herméneutique* (1989 : 73) que « l'art de l'interprétation est un art d'entrer en possession de toutes les conditions nécessaires à la compréhension ». Appliquée à la littérature, l'herméneutique littéraire est considérée comme une théorie littéraire de l'interprétation et de la compréhension des textes littéraires. Michel Foucault (1966 : 44) dira que l'herméneutique est « l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens ». Ces approches définitionnelles de l'herméneutique font comprendre qu'on ne parvient à la compréhension des énoncés qu'à partir du décryptage des signes linguistiques sur l'axe syntagmatique et de leurs référents. Cela revient à dire que la compréhension des textes est tributaire de la cohérence de tous les contextes aussi bien textuels qu'extratextuels qui auront contribué à leur mise en texte.

Nous en ferons une approche stylistique, qui nous amènera à voir comment le contexte influence ou conditionne la recherche de la signification des référents. Notre corpus de référence sera composé de quelques œuvres littéraires d'auteurs africains dont *Quand s'envolent les grues couronnées* de Pacéré Titinga, *Chants du cœur* de Gabriel Kuitché Fonkou et *Fer de lance* de Bernard Zadi Zaourou. Le texte n'est qu'un prétexte. Le choix de ce corpus, loin de revendiquer une appartenance culturelle africaine, se justifie par l'intérêt que nous portons à la main d'écriture de ces auteurs.

1 Le (rôle) contexte dans la signification des mots

Le mot peut être considéré comme un signe linguistique qui unit un concept (signifié) à une image acoustique (signifiant) et dont l'association reste gravée dans le cerveau humain ; le signifiant étant l'expression, et le signifié, le contenu sémantique. En tant que signe linguistique, le mot est constitué d'une masse sonore (Sa) dont l'émission et la réception suggèrent à la conscience une notion ou une représentation sensible. Il a donc une forme et une substance. La forme étant la réalité telle qu'elle est structurée par l'expression, et la substance, la réalité mentale, ou ontologique ; la signification ou le référent est ce qui permet la représentation dans l'esprit de ce qu'exprime l'expression. Ce référent est toujours conditionné par le contexte ou les contextes convoqués dans une énonciation. Ainsi, par des associations mentales, on parvient à rapprocher des sèmes qui permettent, en fonction du contexte, de comprendre ce à quoi renvoient les différentes expressions utilisées.

1.1 La valeur évocatoire des mots

Les mots que nous utilisons renvoient aux réalités qui nous entourent et que nous connaissons par expérience culturelle. Ils apparaissent dans notre esprit sous forme d'image conceptuelle à chacune de leur évocation. Ils signifient par le sens qu'ils renferment et par celui qu'ils acquièrent au contact des autres mots dans la phrase. Certains linguistes distinguent cependant deux sortes de sens à savoir le sens référentiel, celui lié à l'étymologie, et le sens énonciatif ou sens contextuel, celui lié à l'emploi

fait dans le discours. Ce dernier est aussi appelé *signification* et quelques fois *sens second*[1]. La signification est donc le sens qu'acquiert un mot ou une expression sur l'axe syntagmatique. Prenant appui sur le sens dénoté des mots, elle le transcende et acquiert d'autres densités sémantiques que lui impose le cotexte, c'est-à-dire l'ensemble de mots qui l'entourent dans un énoncé.

Tout discours est construit à partir des mots. Et pour le comprendre, il faut saisir le sens des mots et leur signification. Un mot a un sens et une signification, deux notions qui sont très souvent confondues et qui, jusqu'à nos jours, divisent encore beaucoup de linguistes, les uns appelant sens ce que les autres appellent signification. Ces deux notions, même si elles sont parfois confondues, ne renvoient pas exactement à la même réalité. De manière générale, le sens peut être entendu comme la manière dont une chose est comprise hors d'une situation discursive. Il est la valeur d'un mot au degré zéro de son expressivité. Il a un rapport étroit avec l'étymologie du mot. Le sens est lié à la langue. La signification est définie comme le sens contextuel du mot ou le sens connoté par opposition au sens étymologique, sens premier ou sens dénoté du mot. En tant que telle, elle est fonction de la place et de l'utilisation intentionnée des mots dans la phrase, de la valeur contextuelle qu'on leur accorde.

Chaque mot a sa valeur ; mis avec les autres sur l'axe syntagmatique il acquiert des significations qui parfois transcendent son sens premier. Les mots peuvent avoir une valeur explicite : ils renvoient alors au référent escompté, le sens premier. Ils peuvent avoir une valeur implicite : le référent est à rechercher au-delà du sens premier dudit mot. On a alors affaire à un sens second du mot. Le mot, dans ce cas, a subi un glissement sémantique : tout en gardant un lien avec le sens premier du mot, il acquiert un autre sens dans la chaîne parlée sous la pression des autres mots qui l'entourent dans la phrase. On l'observe aisément avec les transferts de sens dans les structures métaphoriques par exemple.

Ainsi lorsque Zadi écrit : « [...] *un ciel sans murmure, un ciel sans blessure* », la compréhension de cet énoncé nécessite que l'on comprenne les sens des mots qui y sont utilisés. Le référent « ciel » conserve son sens dénoté qui est l'espace stellaire ; cependant, le sens dénoté de *blessure* ne permet pas de comprendre l'énoncé et pour cause, le choix de ces mots dans une même phrase n'a pas respecté le *nexus* grammatical. En effet, la blessure, qui est une entaille douloureuse que seuls les êtres vivants animés (humains, animaux) peuvent ressentir ou subir est attribué dans ce texte à une réalité abstraite. La signification de cette expression ne peut se comprendre que si l'on effectue des transferts de sens, en regardant dans les éléments caractéristiques du sens dénoté, ceux qui pourraient cadrer avec le contexte linguistique et donner une signification compréhensible à l'énoncé. Par expérience, on sait que lorsque les éclairs apparaissent dans le ciel à l'approche des pluies, ils font comme des entailles dans le ciel ; ce qui peut, par analogie, faire des similitudes avec des entailles causées par des blessures sur le corps d'un individu ou d'un animal. Cet énoncé pourrait donc signifier : « Un ciel sans éclair. » Tout en prenant appui sur la dénotation première, le sens de l'expression lui échappe en s'accrochant à une réalité autre qui diffère grandement de celle à laquelle renvoie cette dénotation première. Les mots ont donc une valeur

1. Second par rapport au sens premier qui est le sens dénoté. Le sens second dépasse le sens premier.

subjective parce que relative aux intentions du locuteur et à son style. Tout fait de style entraîne avec lui quelque chose de l'atmosphère propre à ce contexte, et qu'on appelle la valeur évocatoire.

Les mots ne sont pas utilisés de façon fortuite. Le choix des mots en situation discursive est régi non seulement par leur densité sémantique mais également par les valeurs évocatoires qu'ils suggèrent sur l'axe syntagmatique. C'est la signification qui donne la valeur contextuelle du mot en rapport avec le référent. Le référent est ce à quoi renvoie le concept dans la réalité, sa représentation matérielle. Le référent peut varier en fonction des circonstances. Un même signifiant peut avoir des signifiés différents et par conséquent, des référents différents. Seul le contexte permettra alors de déterminer de quel signifié il est question. L'opération qui consiste à faire correspondre le mot à ce qu'il renvoie dans réalité s'appelle la référence. C'est au stade de la référence que se fait l'interprétation.

On peut ainsi dire que la valeur d'un mot est fonction du contexte d'utilisation. Le contexte d'énonciation peut être multiple : linguistique, il est lié à l'organisation phrastique : *nexus*, vocabulaire, temps verbaux, ponctuation, etc. ; extralinguistique, il convoque des connotations ou des allusions qui expliquent leurs valeurs évocatoires et qui permettent de comprendre le sens réel d'un énoncé : culture, idéologie, festivités, sport, politique, histoire, famille, droit, biographie, école, etc. La découverte de ce sens réel se fait après interprétation des indices textuels qui ne tombent pas sous le sens

1.2 De l'urgence de l'interprétation

L'interprétation peut être considérée comme la production d'un sens unique à partir de deux champs associés distincts. L'indice qui la déclenche se trouve dans la distance entre les sens, c'est-à-dire l'écart sémantique relevé entre le sens premier du mot concerné et son sens contextuel. Cet indice, Schleiermacher l'appelle « indétermination » tandis que Jean Cohen parle d'« impertinence ». Pour Jean Cohen, il y a nécessité d'interpréter « parce que dans son sens premier le terme est impertinent, alors que le second lui rend sa pertinence » (1997 : 108). Todorov (1978 : 26) quant à lui s'appuie sur la notion de pertinence dans la phase interprétative.

> *Pour rendre compte de l'enclenchement du processus interprétatif, on doit poser au départ que la production et la réception des discours (des énoncés et non des phrases) obéissent à un très général principe de pertinence, selon lequel si un discours existe, il doit bien y avoir une raison à cela. De telle sorte que, quand à première vue un discours n'obéit pas à ce principe, la réaction du récepteur est de rechercher si, par une manipulation particulière, ledit discours ne pourrait pas révéler sa pertinence. « Interprétation » (toujours au sens étroit) est le nom que nous donnons à cette manipulation.*

Ainsi l'impertinence ou l'indétermination, peut se traduire dans un texte par une ambiguïté sémantique, un quiproquo, une polysémie, un présupposé, etc., bref toute construction langagière qui crée un flou communicationnel et qui est lié à un contexte

quelconque qu'il faut découvrir pour lever le flou communicationnel. L'interprétation laisse donc sous-entendre un désir de compréhension dans le but de faciliter ou d'améliorer la communication. Il faut aussi, pour cela, comprendre la langue utilisée et avoir le *common ground*, ce qu'Annick Morel appelle l'« horizon partagé ». Il s'agit d'un horizon linguistique, culturel, social et même idéologique commun à l'écrivain et aux lecteurs. En d'autres termes, le code de la langue utilisée doit être connu aussi bien de l'auteur que du lecteur afin de rendre possible l'interprétation lorsque le discours présente des impertinences. Tous ces éléments génèrent chacun des contextes qui participent à la mise en texte et dont la compréhension est un impératif pour l'interprétation des textes.

2 De l'influence des contextes dans l'interprétation des images

Le langage imagé est un langage dans lequel les mots sont le plus souvent suggestifs et évocateurs. Il évite au poète de donner des explications ou de s'étendre sur ce qu'il veut dire : mais ce langage est parfois jugé hermétique parce qu'il n'est pas toujours évident de comprendre le référent des images utilisées. Et pour comprendre ce langage imagé, il faut dévoiler le sens contextuel des mots, et par ricochet, le sens profond du discours qui les porte. C'est par le sens des mots que s'élabore toute pensée, et la pensée conditionne le choix de la langue et même du langage. Les deux s'influencent mutuellement.

La plupart des images littéraires sont construites sur la base structurelle de transfert de sens. Prenant appui sur le mot, concept abstrait, l'image littéraire se dessine dans l'esprit à l'aide des différentes significations des mots utilisés par le jeu des rapprochements sémantiques et de la représentativité, et sur la base des comparaisons et des analogies qui permettent de faire émerger les représentations des objets de la réalité dont il est question. Elle est ainsi un procédé d'expression très riche et très créatif.

Dans les textes littéraires, et plus précisément avec les images poétiques, les mots ne renvoient pas toujours aux référents auxquels l'on s'attend. Ils transcendent leur dénotation première par un écart sémantique, reçoivent une signification nouvelle par leur voisinage avec les autres mots qui l'avoisinent dans la chaîne parlée et invitent à voir autre chose. La signification qu'ils acquièrent ne peut se comprendre que dans un contexte déterminé. La compréhension des images littéraires nécessite également une certaine complicité linguistique et culturelle entre l'émetteur et le récepteur, ce que Annick Morel appelle l'« horizon partagé » (1972 : 98). Il s'agit d'un univers linguistique et culturel commun, connu aussi bien du locuteur que de l'allocutaire, et facilitant la compréhension du sens contextuel des termes imageants.

Le contexte linguistique est un préalable à toute entreprise d'interprétation textuelle. Par contexte linguistique, nous faisons allusion à tout élément linguistique présent autour d'un morphème, sur l'axe syntagmatique, qui a une influence sur lui. Il peut s'agir du choix des mots utilisés, de leurs *nexus*, de leur disposition sur l'axe syntagmatique, etc. L'interprétation grammaticale consistera à saisir le sens d'un texte à partir de l'analyse de la structure phrastique des discours. Elle met en exergue le code linguistique dans le processus d'interprétation. En effet, la langue est le principe

directeur de toute compréhension et de toute interprétation. Non seulement elle aide à construire la pensée, mais aussi, elle dirige la combinaison des pensées par les densités sémantiques des mots qui la composent.

2.1 L'influence du contexte sur l'ambiguïté sémantique

Nous avons vu plus haut qu'un mot peut avoir plusieurs valeurs : la première, qu'il acquiert dans son état de statisme (axe des paradigmes) et la seconde ou les secondes, qu'il acquiert dans la mouvance verbale, dans le cadre discursif (axe des syntagmes). La valeur qu'il acquiert en situation discursive est parfois différente de celle qu'il porte pris isolément. Ceci revient à dire qu'à tout mot correspond logiquement un référent. Cependant, le véritable problème que soulève la question du sens contextuel vient de l'utilisation subjective qui est faite des mots en situation discursive et qui renvoient à des référents inattendus. Comprendre le sens d'un mot, pour reprendre Jean Cohen (1966 : 105), « c'est savoir quelles phrases il est possible de construire à partir de lui ». Comprendre le mot « chien » par exemple, c'est savoir quels autres mots de la langue peuvent l'entourer dans une phrase. On ne peut dire « le chien picore » ou « le chien carré », mais bien « le chien aboie », « le chien court ». C'est dire que toute communication est rendue possible par l'expérience que tout un chacun a de l'idée des mots utilisés. Le sens est donc une donnée immédiate du réel vécu.

L'interprétation peut ainsi être motivée par la discontinuité à l'intérieur de la phrase, laquelle discontinuité crée une ambiguïté sémantique qui entraîne un certain hermétisme qu'il faut tenter de décanter en convocation des éléments externes au texte. Nous avons une illustration dans cet extrait de *Chants du cœur de Gabriel Kuitché Fonkou*, où l'auteur présente une image de la femme dans la culture bamiléké transcrite dans ce texte par la représentation symbolique du plantain salé.

> *Plantain salé*[2]*, quand tu étais chez vous j'avais vu*
> *Vu un petit paquet d'arachide décortiquée grillée*
> *Message d'une jeune fille à un jeune homme*

Le code linguistique à lui tout seul ne permet pas de comprendre cet énoncé. En effet, les pôles actanciels en présence (le locuteur innommé et allocutaire, le plantain salé), présentent une ambiguïté certaine dans ce contexte énonciatif. L'actant émetteur qui appartient à une isotopie humaine s'adresse à un actant récepteur appartenant à une isotopie végétale ; ce qui crée le premier axe d'hermétisme. Le second axe se révèle dans le rapport présumé entre le « petit paquet d'arachide décortiquée grillée » et le « message d'une jeune fille à un jeune homme ». La compréhension de ces énoncés nécessite des connaissances extratextuelles – connaissances qui ne sont pas données dans l'œuvre – dans la mesure où les sens premiers des mots et expressions rendent impertinents l'énoncé. Il faut donc chercher les éléments contextuels dans l'environnement socioculturel de l'auteur pour tenter de comprendre cet énoncé par interprétation.

Les connaissances culturelles du milieu de l'auteur, qui est Bamiléké de l'Ouest-Cameroun, nous font savoir que le « plantain salé » était autrefois un mets très

2. Désignation affective conventionnelle de la femme.

apprécié et à haute valeur symbolique figurant parmi les victuailles apportées aux belles-mères par la famille du mari, à l'occasion de la célébration du mariage traditionnel. Par symbolisation métonymique, cette expression désigne, dans cette aire culturelle, la jeune fille, objet de plaisir, de bonheur, de joie, de bien-être familial. Par ailleurs, les mêmes connaissances culturelles du milieu culturel de l'auteur font savoir que l'arachide grillée décortiquée qu'une jeune fille donne à un jeune homme est un acte à haute valeur symbolique : ce geste traduit un langage codé de la jeune fille qui fait dire au jeune homme qu'elle accepte ses avances [3]. C'est donc dire qu'il est question d'une adresse d'un jeune homme à une jeune fille qu'il convoite. Il était important de convoquer les éléments de l'environnement de l'auteur pour entrer en possession du contenu informatif de cette image symbolique.

Nous avons une autre illustration tirée de *Fer de lance II* de Zadi Zaourou. Nous nous y sommes attardé sur le sens réel de l'expression « fer de lance » qui a une fréquence d'apparition assez élevée dans cette œuvre poétique. L'emploi de ce mot dans ce contexte poétique révèle une image que nous allons interpréter à travers les différents micro-contextes dans lesquels apparaît ce mot ou ses particules synonymiques. Dans le premier micro-contexte, nous lisons (p. 22) :

> *Va donc ton chemin,*
> *FER DE LANCE*
> *Va ton chemin,*
> *Aiguillon du soir,*
> *Dard insoupçonné des sentiers déserts*
> *Burin*
> *Burin retors*
> *Vilebrequin !*
> *Va ton chemin et me féconde ce sol mien que du*
> *doigt je désigne à ta marche virile*

L'application du sens de base du « fer de lance » au contexte d'énonciation révèle des ambiguïtés certaines.Les éléments du contexte linguistique font savoir que la lance, en dénotation première, est une arme de combat constituée d'un long manche en bois, ayant, à l'une de ses extrémités, une pièce métallique pointue en forme de losange. Cette pièce métallique, sur laquelle est mis l'accent, est la partie la plus meurtrière de cette arme en situation d'utilisation. Par ailleurs, plusieurs substantifs lui sont identifiés : « aiguillon du soir », « dard insoupçonné des sentiers déserts », « burin », « burin retors », « vilebrequin ». En tenant compte des définitions que nous donne le dictionnaire de ces substantifs,, nous nous rendons compte qu'ils sont pratiquement synonymes. Ils appartiennent au champ lexical des armes blanches. L'aiguillon se définit ainsi comme un long bâton muni d'une fine pointe de fer à son extrémité, pour piquer les bœufs, ou encore comme une chose qui incite à l'action ; le dard est une ancienne arme de jet formée d'une pointe de fer fixée à une hampe de bois ; et le burin désigne un outil graveur composé d'une pointe carrée ou triangulaire et d'un manche

3. Nous tenons ces informations de l'auteur lui-même, que nous avons eu l'honneur de rencontrer.

en bois. Comme on peut le constater, les définitions de ces trois mots rejoignent celle de la lance. Tous renvoient à des armes avec à l'extrémité une pointe de fer triangulaire susceptible de piquer.

Par ailleurs, la particule « fer de la lance » est personnifiée et considérée comme un émissaire auquel il est intimé un ordre de par la forme impérative du verbe utilisé :

> *va donc ton chemin,*
> *Fer de lance*

Cette situation d'énonciation dans laquelle le poète donne des consignes impératives précises présente encore des points d'ombre quant au sens caché du « fer de lance » à cause des isotopies dans lesquelles il se trouve. Cette mission se précise de plus en plus. Il ne s'agit pas d'une mission pacifique, mais d'une mission de belligérance : punir son adversaire en lui laissant une marque indélébile sur le corps :

> *Sur ton front, traîtrise nègre, le cinglant baiser*
> *de mon fer de lance*
> *Va donc et me balafre ce soleil étrange et scélérat !*

Le contexte coloré d'atmosphère violente dans lequel se meut le « fer de lance » ne peut être compatible avec une atmosphère d'affectivité que sous-tend un baiser. Le baiser qu'applique le fer de lance sur le front de son destinataire est qualifié de cinglant ; ce qui exclut toute trace d'affection, l'adjectif qualificatif « cinglant » se disant de quelque chose de vexant, de blessant, de violent à l'égard d'une personne. La marque que doit laisser la pointe du fer de lance dans ce baiser cinglant, n'est autre qu'une grande entaille sur le visage : une balafre. Plusieurs similitudes avérées sont établies avec les emplois du fer de la lance, tel que dans cet extrait (p. 50) :

> *Et j'ai su la sculpter la stèle*
> *« AUBE PROCHAINE »*
> *De mon burin de langue*
> *Ma langue aux trois vents qui sait si bien libérer pour*
> *ma survie les meutes d'ouragans salvateurs*
> *Didiga*

Les identifications de la langue du poète aux caractéristiques du « fer de lance » ou des armes auxquelles s'est identifié plus haut le « fer de lance » se multiplient. Dans cet extrait, par exemple, c'est au burin que le poète identifie métaphoriquement sa langue et par métonymie, sa parole. Le rapprochement entre ces deux champs associés est rendu possible par le trait dominant qui est l'effet destructeur d'une parole violente, agressive sur le récepteur. Il s'agit de l'action commune du burin et de la parole sur leurs cibles respectives, action que nous connaissons par l'expérience quotidienne. Cette idée est renforcée par cette illustration que nous retrouvons de façon réitérative aux pages 12 et 50-51 :

Enseigne au peuple en rut l'énigme de mon nom de salut.
Odwapayi :
qui-vite-les-attaque !
Odwapayi la langue opiniâtre-et-plus-tenace-et-
ferme-que-langue-de-pieuvre
Chante Dowré le dard de ma langue langue d'iguane
Pour que renaisse le temps des enfances paisibles

Nous retrouvons ici des analogies entre les mouvements rapides d'attaque que nous avons relevés plus haut et qui caractérisent les armes auxquelles est identifié le « fer de lance » et ceux de la langue d'iguane et des tentacules d'une pieuvre en situation d'attaque auxquels s'identifie la langue du poète ou mieux, sa parole. Le sens de base est évincé. On relève cependant une analogie entre l'effet du fer de la lance sur une cible et l'effet de la parole du poète sur les consciences humaines qui sont sa cible. La parole exerce un impact psychologique sur les individus. Sa parole a ainsi pour rôle de toucher, de bousculer les consciences des hommes, de les amener à la mobilisation, à l'action. Le poète est conscient du pouvoir des mots, et à travers les mots, du pouvoir de la parole. La parole est une force. Jean-Paul Sartre ne disait-il pas dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948 : 29), citant Brice Parain, que « les mots sont des pistolets chargés » ?

L'autre élément important au décodage du sens caché du « fer de lance » est l'apparition du nominal : « traîtrise nègre » qui convoque un autre contexte double historique et idéologique. En effet, l'évocation du mot « nègre » ouvre une fenêtre sur l'histoire des Africains noirs, et amène par la même occasion à tourner le regard du côté de la colonisation et de ses séquelles chez les Noirs. Ce mot porte en lui une charge dialectique en ce sens qu'il rappelle simultanément la situation du colonisateur et celle de l'esclave noir. Nègre, terme à connotation péjorative et injurieuse, renvoie initialement aux noirs autrefois employés aux travaux dans des colonies à l'ère de la traite négrière. Ce nominal rappelle également les multiples actes de traîtrise auxquels étaient sujets les Noirs qui, pendant la colonisation, se trahissaient entre eux et livraient leurs confrères au bourreau colonisateur. Ces contextes ont été d'un apport primordial pour compléter la compréhension première de ces énoncés et par ricochet de l'image littéraire que Zadi nous présente dans cet extrait.

2.2 L'influence du contexte sur les images fondées sur la polysémie

L'interprétation peut être motivée par le jeu polysémique des mots dans un énoncé. En effet, un même signifiant peut avoir des signifiés différents et par conséquent, des référents différents. Le code linguistique à lui seul est insuffisant pour décrypter les référents. Seul le contexte – ou les contextes – permettra alors de déterminer de quel signifié il est question. Nous avons une illustration chez Pacéré Titinga à la page 35 de son recueil *Quand s'envolent les grues couronnées* :

C'est aux hommes
Que les hommes louent la maison !
Non aux créatures qui portent la balafre !

La compréhension des signifiés de ce signifiant qui apparaît à deux reprises dans le même énoncé avec deux sens différents requiert des connaissances extratextuelles pour saisir ce que l'auteur a voulu exprimer. Le contexte linguistique permet d'établir une double équivalence sémantique : la première s'établit entre le premier prédicat « hommes » qui équivaut sémantiquement à « êtres humains », et la seconde est liée au prédicat « hommes » et au segment « créatures qui portent la balafre ». Si l'on s'en tient à ce qui est grammaticalement déterminé dans le texte, les « créatures qui portent la balafre » ne sont pas des hommes. Il faut donc se tourner vers le contexte extralinguistique. C'est l'univers culturel du poète qui nous fournira les éléments contextuels nécessaires. En effet, les connaissances culturelles font savoir que la balafre est portée par certains peuples d'Afrique sud saharienne chez lesquels elle est soit une marque de l'esthétique corporelle, soit un signe distinctif d'une appartenance à une caste ou à une tribu. Cet élément du contexte culturel africain permet de lever un pan de voile sur la compréhension de cet énoncé et fait savoir que contrairement au code linguistique de cet énoncé, les « créatures qui portent la balafre » sont bel et bien des êtres humains et donc des « hommes ». L'ambiguïté demeure cependant. Comment comprendre les motivations d'une telle assertion ? Les éléments du contexte socio-biographique pourraient sans doute nous aider. Les recherches bio-bibliographiques révèlent que Pacéré Titinga porte des balafres. Ces balafres sont des signes qui révèlent l'identité culturelle et clanique chez les Mossi au Burkina Faso [4]. Par ailleurs, elles révèlent aussi que les propos de cet énoncé lui ont été adressés alors qu'il était en quête d'un logement en Europe, quand il était encore étudiant en France [5], aux lendemains des indépendances de pays africains. Or à cette époque, quelques préjugés racistes perdurent dans les comportements de certains occidentaux qui ne considèrent pas les Noirs comme des « hommes », séquelles de la traite négrière. Ces apports extralinguistiques permettent de conclure que le second prédicat « hommes » renvoie, dans ce contexte d'énonciation, non seulement à l'auteur du texte, mais par transcendance, aux Africains, par opposition aux Blancs auxquels renvoie le premier prédicat. Les contextes biographique, culturel, historique et idéologique auront permis de réduire la polysémie dans ce fragment et d'en faciliter la compréhension.

Conclusion

Le contexte joue un rôle non négligeable dans le processus de l'interprétation et la compréhension des œuvres littéraires. Il apporte des informations complémentaires que le simple rangement syntaxique des mots ne suffit pas à donner. En littérature, les contextes peuvent se regrouper en deux : le contexte linguistique, qui permet de comprendre le sens premier, issu du choix du matériau langagier et du *nexus* des mots sur l'axe syntagmatique ; et le contexte extralinguistique, qui convoque toutes les influences extérieures, qu'elles soient culturelles, politiques, historiques, familiales ou sociales, qui ont inspiré la production des textes littéraires. C'est la jonction des

4. Lors d'un séjour au Burkina, nous avons pris connaissance de la symbolique des balafres dans les tribus de ce pays.

5. Nous tirons nos sources des lectures faites de certains documents dont les auteurs ont eu des entretiens avec Pacéré Titinga en personne. Il s'agit des entretiens avec les P^rs^ Yepri Léon et Zadi Zaourou. Ils sont reportés dans la rubrique des ouvrages divers pour Monsieur Yépri Léon, et dans sa thèse d'État, pour le P^r^ Zadi Zaourou.

deux formes de contexte qui facilite l'interprétation des énoncés et mène vers une compréhension profonde et complète du sens. Nous avons abordé l'étude du contexte dans le cadre de l'analyse interprétative c'est-à-dire du point de vue de la réception du message. Ce qui nous a amenée à convoquer l'herméneutique littéraire, qui est une théorie littéraire de l'interprétation des textes littéraires. Nous l'avons adoptée dans nos analyses interprétatives des images littéraires ; ce qui nous a amené à comprendre que le contexte est une donnée incontournable en interprétation des images littéraires. Il permet de décrypter les différentes phases d'analyse interprétatives des images jusqu'au dévoilement du message véhiculé à travers le langage imagé des poètes. Les textes littéraires répondent à une structuration double qui prend en compte aussi bien le code linguistique, entendons, tout le matériau langagier qui compose les énoncés, que le code extralinguistique, c'est-à-dire les influences externes telles que l'environnement social, les souvenirs, le milieu familial, la politique ambiante, la culture, etc. des auteurs

Références bibliographiques

Cohen, Jean (1966). *Structure du langage poétique*, Paris, Le Seuil.

Foucault, Michel (1966). *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

Frey, Daniel (2008). *L'interprétation et la lecture chez Ricœur et Gadamer*, Paris, PUF.

Fromilhague, Catherine et Sancier-Château, Anne (2004). *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Armand Colin.

Fruchon, Pierre (1996). *L'herméneutique de Gadamer*, Paris, CERF.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (2009). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 4e éd.

Kuitché Fonkou, Gabriel (2008). *Chants du cœur*, Yaoundé, CLE.

Molinié, Georges (1997). *Éléments de stylistique française*, Paris, PUF.

Morel, Annick (1972). *La stylistique aux concours*, Paris, Champion.

Ndeh, Dominique (2008). *Religion et éthique dans les discours de Schleiermacher. Essai herméneutique*, Paris, L'Harmattan.

Riccœur, Paul (1965). *De l'interprétation. Essai sur Freud,* Paris, Le Seuil.

Schleiermacher, Friedrich D. E. (1989). *Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, Paris, Cerf / PUL.

Titinga Pacéré, Frédéric (1993). *Quand s'envolent les grues couronnées*, Ouagadougou, Fondation Pacéré.

Tzvetan, Todorov (1978). *Symbolisme et interprétation*, Paris, Le Seuil.

Zadi Zaourou, Bernard(1984). *Fer de lance II*, Abidjan, CEDA.